

Suppl. de M. 2019

Bv 49.73 B

Conférences de la Société d'Art et d'Histoire

DU DIOCÈSE DE LIÈGE

PIERRE L'ERMITE

PAR

G. KURTH



LIÈGE

DEMARTEAU, ÉDITEUR

1892

Conférences de la Société d'Art et d'Histoire

DU DIOCÈSE DE LIÈGE

PIERRE L'ERMITE

PAR

G. KURTH



LIÈGE

DEMARTEAU, ÉDITEUR

—
1892

Conférences de la Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège

PIERRE L'ERMITE

Pierre l'Ermite est une des figures les plus caractéristiques et les plus curieuses du moyen âge. Son souvenir est associé d'une manière indissoluble à celui de l'événement le plus prodigieux de l'histoire de l'Europe. Il n'a pas été ce qu'on peut appeler un grand homme, mais, comme tous ceux qui se sont trouvés dans le rayonnement des grandes choses, il en est resté tout illuminé. Son nom ne peut pas être prononcé sans évoquer un monde lointain, généreux et chevaleresque, dans lequel, à côté de grands vices, il y avait de grandes vertus, et où il y avait quelque plaisir à vivre, parce qu'il y avait quelque gloire à mourir.

I

Un tel souvenir était bien fait pour tenter la légende : aussi la légende s'en est-elle emparée dès les premiers jours.

Sous les fictions dont elle l'a couvert, la vraie physionomie de l'homme disparaît presque totalement. Il en est de l'histoire comme de la géologie : d'épaisses couches d'alluvion, charriées par le flot troublé de l'imagination populaire, se répandent sur

les terrains vierges qui avoisinent ce puissant courant, et finissent par les enterrer. Pour les retrouver, il faut que l'historien fasse des tranchées profondes jusqu'au tuf, et qu'il se livre ensuite à de grands travaux de déblaiement. Aucune histoire peut-être, plus que celle de notre héros, n'a besoin de cette opération préliminaire.

Si nous étudions la stratification des légendes dont elle a été l'objet, nous y trouvons deux couches de dépôts, dont la date et l'épaisseur sont fort différentes. La première — je parle par rapport à l'ordre dans lequel nous les rencontrons — s'est constituée au XVI^e et au XVII^e siècle. Avec beaucoup d'érudition et peu de critique, les savants de cette époque parvinrent à forger une histoire du moyen âge qui ne ressemble en rien à la réalité, et dont, hélas ! de notables débris encombrant encore aujourd'hui les manuels et les ouvrages écrits pour les gens du monde. L'histoire de Pierre l'Ermite, telle qu'on se la figurait alors, se compose d'un ramassis incohérent d'historiettes et d'anecdotes sans garantie. En 1632, le P. d'Oultreman, dans son histoire de Pierre l'Ermite, a donné l'hospitalité à toutes ces rêveries, et a essayé de les fondre en un corps dans sa biographie de ce personnage. Depuis lors, elles ont été, en bonne partie, reproduites sans contrôle pendant deux siècles, par beaucoup d'écrivains belges et français (1). L'autre couche est beaucoup plus ancienne : elle s'est formée dès le XII^e siècle, et elle est de provenance populaire et non érudite, ce qui lui vaut d'être beaucoup plus vraisemblable : aussi a-t-elle si parfaitement fait disparaître la réalité que, jusqu'à nos jours, elle n'a cessé d'être tenue pour absolument authentique. Vous retrouvez l'histoire ainsi défigurée dans tous les écrivains, et jusque

(1) Notamment par FISEN, *Flores Ecclesie Leodiensis*, Lille 1647, et par le P. AMBROISE dans *Huensium Sacrarium*, Huy 1659.

dans l'ouvrage classique de Michaud sur les croisades.

Le premier qui ait porté la lumière dans ces ombres légendaires est M. von Sybel, dont l'Histoire de la 1^{re} croisade, publiée en 1841, a fait époque dans la bibliographie de ce sujet. Depuis lors, M. Hagenmeyer est entré dans la même voie avec son *Histoire de Pierre l'Ermite* publiée en 1879, et a fait passer toute la vie de notre héros au crible d'une critique rigoureuse (1). J'adopte les conclusions de ces deux savants, non, j'est vrai, sans certaines réserves : à mon sens, le dernier est allé trop loin dans certaines de ses déductions, et, d'autre part, sur quelques points, ils sont restés l'un et l'autre en deçà des conclusions auxquelles la critique peut arriver en l'an de grâce 1892. Mais il n'y a pas lieu d'insister sur ces détails, et je crois faire œuvre plus utile en vous mettant au courant des résultats acquis, plutôt qu'en vous fatiguant avec l'exposé des questions controversées.

Toutefois, comme je parle à Liège, il m'a paru qu'il y avait lieu de faire exception pour une de ces questions, à cause de l'intérêt patriotique qu'elle peut offrir ici : celle de la nationalité de notre héros. Vous le savez, quantité d'écrivains liégeois ou hutois se sont attachés à prouver que Pierre l'Ermite était leur compatriote, vu qu'il était né à Huy, et, récemment encore, au Congrès archéologique de Liège en 1890, on a discuté la question avec beaucoup d'entrain et de sérieux. Qu'il me soit d'abord permis de faire une observation générale. Quand on se borne à chercher, d'une manière désintéressée, où sont nés les grands hommes, on ne le découvre pas toujours ; mais quand on s'efforce de prouver à tout prix qu'ils sont nés chez vous, on est presque toujours sûr de faire fausse route.

(1). VON SYBEL, *Geschicht des ersten Kreuzzuges*, Dusseldorf 1841 ; HAGENMEYER, *Peter der Eremitte*, Leipzig 1879.

En d'autres termes, le patriotisme est un détestable conseiller pour l'historien : et l'argumentation par laquelle nos écrivains cherchent à faire de Pierre l'Ermite leur compatriote en est une preuve. Leur principale raison pour faire croire qu'il serait né à Huy, c'est qu'il y est mort. Cela manque de force démonstrative, et l'on a beau invoquer cet attrait mystérieux qui fait que l'homme revient volontiers chercher sa tombe aux lieux où fut son berceau : le moindre témoignage ferait bien mieux notre affaire.

On a cru, il est vrai, en tenir un. Un chroniqueur champenois du XIII^e siècle, Albéric de Troisfontaines, nous apprend qu'en partant de la Terre Sainte, Pierre l'Ermite regagna son sol natal : *natale solum* (1). Or, comme il est venu à Huy, c'est donc Huy qui est son sol natal ! Un logicien n'aurait pas de peine à mettre à nu le vice de ce syllogisme ; bornons-nous à dire qu'en supposant qu'un témoignage aussi tardif que celui d'Albéric pût avoir ici quelq^{ue} autorité, le *sol natal* dont il parle, c'est l'Europe tout entière, en tant qu'opposée à la Terre Sainte et à l'Asie.

C'est de la même manière qu'un écrivain fort antérieur à Albéric, Albert d'Aix, racontant le retour de Pierre de son premier pèlerinage, nous dit qu'il revint au *rivage natal*, et nous le montre ensuite qui débarque en Italie. L'argument, on le voit, prouve trop, puisqu'il établirait que Pierre l'Ermite a eu deux patries (2).

Un érudit germanique a voulu venir à la rescousse du patriotisme hutois avec un autre genre de démonstration, et voici le subtil raisonnement de ce brave compatriote de Hegel (3). Deux vieilles chro-

(1) Alberic de Troisfontaines, a. 1101, dans PERTZ, *Script.*, XXIII, p. 815.

(2) Albert d'Aix dans le *Recueil des Hist. des Croisades, hist. occid.*, t. I, p. 273.

(3) Lappenberg dans PERTZ, *Scriptores*, XXI, p. 33, n. 55.

niques, d'ailleurs formellement contredites par des textes beaucoup plus dignes de foi, nous disent que Pierre l'Ermite était d'origine espagnole (1). Or, tout le monde, dit notre homme, sait bien que Pierre n'est pas né en Espagne, et par conséquent le mot *Hispania* est mis ici par erreur pour un autre mot. Lequel ? Apparemment celui avec lequel il était le plus facile de le confondre, c'est-à-dire *Hasbania*, la Hesbaye ! Les chroniqueurs en question ont donc voulu dire que Pierre était natif de Hesbaye : or, comme Huy est en Condroz, il n'y a plus moyen de douter qu'il soit Hutois d'origine !

Mis en appétit par une si belle découverte, un autre historien, un Liégeois celui-là, y est allé aussi de sa petite conjecture. Pierre l'Ermite, selon lui, est né à Amay : pour cela, il suffit de changer le nom de *Ambianis* en *Amanium* ! Avis aux amateurs : (2) pour faire d'un grand homme votre compatriote, vous prenez le nom de sa patrie, vous en mettez un autre à la place, et tout est dit.

Mais j'ai hâte d'abandonner ces plaisanteries. Un point est bien acquis : c'est que tous les historiens contemporains s'accordent à dire que Pierre est né à Amiens, ou tout au moins dans le pays d'Amiens. Et, chose piquante, les Hutois le disaient eux-mêmes à une époque où ils étaient mieux placés qu'aujourd'hui pour le bien savoir. Lors de la translation des restes de l'Ermite en 1242, un érudit qui portait un nom bien hutois, puisqu'il s'appelait maître Godin, écrivit au sujet de Pierre l'Ermite une pièce de vers qui commençait par ces mots : *Vous êtes né à Amiens, ô Pierre !* (3)

Vous avez là un échantillon des dégâts que peut

(1) *Annales Rosenfeldenses* (PERTZ, XVI) ; Helmold, *Chron. Slavor.* (IBID., XXI, p. 33.)

(2) F. HENAU.

(3) GILLES D'ORVAL, *Gesta pontif. leod.* (PERTZ, *Script.*, XXV, p. 93.)

faire dans l'histoire un patriotisme mal entendu. D'autres préjugés n'en ont pas causé de moindres. C'est ainsi qu'à partir du XVI^e siècle la manie nobiliaire de certaines grandes familles a introduit dans nos annales, grâce aux mensonges des héraldistes, une si prodigieuse quantité de bourdes, qu'il faudra bien du temps encore avant que le terrain de l'histoire soit complètement déblayé. Une famille qui portait le nom de Lhermite ne s'avisa-t-elle pas un beau jour, pour embellir son arbre généalogique, de se donner pour ascendant, non seulement le fameux Tristan l'Ermitte qui avait été le familier de Louis XI, mais aussi notre pauvre Pierre, qui n'avait guère ambitionné pareil honneur. La lignée, déduite selon toutes les règles de l'art par des héraldistes compétents, fut même, à ce qu'il paraît, reconnue authentique par décret du roi Philippe IV, en 1630 (1), ce qui ne la rend pas meilleure, les rois étant plus aptes à faire l'histoire que qualifiés pour l'écrire. Cette généalogie, communiquée au P. d'Oultreman par un membre de la famille Lhermite, a été publiée par lui comme un document authentique.

Seulement, comme vous en aurez fait sans doute la réflexion, un document si flatteur pour l'amour-propre des Lhermite plaçait leur vénérable ascendant dans une situation assez délicate. Car enfin, pour pouvoir être décemment le patriarche de leur tribu, il fallait tout au moins qu'il eût reçu, dans le temps, un autre sacrement que celui de l'ordre. Des héraldistes ne sont pas gens à s'embarrasser de si peu. Ils découvrirent que Pierre avait été marié, ils retrouvèrent le nom de sa femme, ils nous firent connaître le nombre et les noms de ses enfants, ils nous racontèrent toutes les tribulations que la vie conjugale valut à Pierre.

Mais ce n'était pas assez pour la famille des Lher-

(1) *Compte rendu de la Commission royale d'histoire*, t. II, p. 28.

mite. Quoi ! ne remonter que jusqu'au XI^e siècle, alors que tant d'autres familles avaient un arbre généalogique partant, qui de Charlemagne, qui de Jules César, qui de Priam, qui de Noé en personne ! Il fallut prouver que Pierre l'Ermitte n'était lui-même que le descendant d'une longue et ancienne lignée qui portait son nom, car ce nom, qui désignait sa profession, devenait subitement un nom de famille, et voilà donc nos héraldistes fabriquant pour la famille des Lhermite toute une nouvelle histoire d'avant Pierre, d'où il résultait que celui-ci, loin d'être de naissance obscure, était, au contraire, un fils de bonne maison et un chevalier nanti de tous ses quartiers (1).

Nous n'avons plus cette manie nobiliaire aujourd'hui : la plupart d'entre nous sont d'avis que la noblesse consiste, non pas à avoir des ancêtres dont on est fier de porter le nom, mais à être le créateur d'un nom que vos descendants se fassent gloire de porter.

Je dois croire que les Lhermite étaient de la noblesse de robe, et, comme ils devaient leur fortune à leurs services dans la magistrature, ils en avaient sans doute gardé un grand respect pour tout ce qui rappelait l'école et le palais. Du moins, je ne vois pas d'autre raison qui ait décidé leurs généalogistes à soutenir que Pierre l'Ermitte était un homme fort instruit, et qu'il avait pris ses grades dans les universités. Je me garderai bien de prétendre qu'on puisse être un homme instruit quand on n'a pas passé par une université ! Mais, toute la science de Pierre dût-elle être remise en question du coup, force m'est de lui enlever ses diplômes pour une raison que vous trouverez peut-être assez plausible : c'est que les universités n'existaient pas encore de son temps !

Maintenant, que faire de sa science si on ne peut

(1) D'OULTREMAN, o. c., p. 1-17.

la communiquer aux autres ? Pierre l'Ermite a donc été précepteur, et il a fait l'éducation de jeunes princes : Godefroid de Bouillon et ses frères ont été les élèves de l'homme qu'ils devaient plus tard retrouver à la première croisade ! Pierre leur a été fort dévoué ; bien plus, il s'est trouvé à leurs côtés à la célèbre bataille de Cassel, où ils ont combattu pour le comte de Flandre, Robert le Frison, contre le roi de France, et il a été fait prisonnier (1). Quand on pense que de tout cela il n'y a pas un mot dans les sources, que, bien plus, les sources contredisent et démentent implicitement ces belles historiettes, et que pourtant, pendant des siècles, de très braves gens et de bons esprits, voire même de fort savants hommes, ont reproduit avec une entière assurance ce tissu d'extravagances, on peut se faire une idée des ennuis que la critique historique éprouve en essayant de rétablir la réalité des faits. Mais je me suis assez longtemps arrêté à ces bagatelles, dont je me garde bien de vous épuiser la liste, car j'en aurais décidément pour trop longtemps, et cela n'est pas fort récréatif.

II

D'ailleurs, j'arrive maintenant à notre second dépôt légendaire, plus épais et plus difficile à enlever, plus ancien aussi et par là plus respectable, puisqu'il remonte au XII^e siècle et qu'il a commencé à se former dès la génération qui suivit la mort de Pierre l'Ermite. Si je devais procéder comme tantôt, c'est-à-dire faire l'inventaire successif de toutes les légendes qu'il faut éliminer de l'histoire, je courrais grand risque de vous ennuyer ; je vais donc me borner à vous dire tout ce que nous pouvons conserver, cela sera beaucoup plus court que de détailler ce

qui doit être biffé. En somme, il n'y a que trois faits positifs dans la biographie de Pierre avant le concile de Clermont. Le premier, c'est qu'il est né à Amiens, ou du moins dans l'Amiénois ; le deuxième, c'est qu'il était ermite ; le troisième, c'est qu'il avait fait un pèlerinage à Jérusalem. Ajoutez-y, si vous voulez, une allusion faite quelque part par Guibert de Nogent à la petite extraction de notre héros : « Ni ta naissance, lui dit-il en l'apostrophant, ni ta profession monastique ne t'ont appris le luxe (1). » Et c'est absolument tout ce que l'on sait.

Quant à la vision miraculeuse que Pierre aurait eue dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, et dans laquelle Jésus-Christ lui aurait ordonné de prêcher la croisade, quant aux attestations que lui aurait délivrées le patriarche et aux messages qu'il lui aurait confiés, quant à la visite de Pierre auprès du pape Urbain II, pour le décider à convoquer le concile de Clermont, quant aux prédications publiques par lesquelles Pierre, précurseur du Pape, aurait préparé l'œuvre du concile, et au discours solennel qu'il y aurait prononcé sur l'invitation du Pape, et qui aurait remué les cœurs de tous ceux qui assistaient à cette célèbre réunion, tout cela n'est que légende et fiction, tout cela se dissipe comme fumée aussitôt qu'on en approche. Les écrivains contemporains de la croisade n'en savent rien : cependant ils sont nombreux et bien informés ; quelques-uns, comme Raymond d'Agiles et Foulques de Chartres, ont pris part en personne à l'expédition, d'autres, comme Guibert de Nogent, ont vu et entendu Pierre l'Ermite lui-même, eh bien, tous sont unanimes à garder le plus absolu silence sur lui jusqu'après le concile de Clermont.

Les légendes qui amplifient le rôle de Pierre n'ont pris naissance qu'après que la première génération des chroniqueurs de la croisade était descendue au

(1) D'OULTREMAN, o. c., p. 6-11.

(1) GUIBERT DE NOGENT. (*Recueil I*, p. 174.)

tombeau. Albert d'Aix, le premier qui les raconte, parle déjà sur la foi d'autrui, et ne sait rien de connaissance personnelle ; Guillaume de Tyr, qui donne à ces légendes leur forme définitive et pour ainsi dire classique, écrit à la fin de XII^e siècle et parle d'après Albert. Or, comme par l'ampleur de son récit et par la beauté de son style, Guillaume de Tyr a éclipsé et fait oublier tous les autres historiens de la Croisade, il est arrivé que tout le monde s'en est rapporté à lui et l'a répété sans contrôle. C'est ainsi que l'histoire se charge, pendant des siècles, d'une multitude d'éléments parasites, jusqu'à ce qu'il vienne finalement quelqu'un qui s'avise de vérifier ce que raconte l'historien favori, et qui s'aperçoit avec stupeur de la réalité des choses.

Il est aujourd'hui avéré — et c'est un historien protestant, M. von Sybel, qui le proclame bien haut — que le véritable et unique inspirateur et créateur de la Croisade, c'est le grand pape Urbain II.

« Ce n'est pas en Orient, dit M. von Sybel, qu'il faut chercher la cause des Croisades ; elles sont le résultat d'un mouvement intérieur qui a remué pendant longtemps les nations européennes, et qui, sous tous les rapports, a trouvé son expression la plus complète dans la papauté. Seul le Pape pouvait donner corps à ce mouvement, et c'est pour lui seul qu'il faut revendiquer la gloire dont la plus grande partie jusqu'à nos jours lui a été contestée par l'ermite d'Amiens » (1).

Lorsque la parole enflammée du Souverain Pontife, en tombant sur les multitudes frémissantes qui l'écoutaient, y eut déterminé l'immense incendie, lorsque le plan gigantesque eut été conçu et tracé, et qu'il ne s'agit plus que de l'exécuter, alors commença le rôle de Pierre l'Ermite. Je ne sais si Urbain II remarqua, parmi ses auditeurs de Clermont, un moine vêtu d'un manteau grossier, petit, brun, mai-

(1) O. c., p. 242.

gre, chétif, les pieds nus, mais l'œil ardent, et qui buvait toutes ses paroles. Au sortir de cette séance, si toutefois, comme je le pense, il y a assisté, la destinée de Pierre l'Ermite était fixée : il devint le prédicateur de la première croisade. Entendons-nous toutefois : il ne le fut pas seul, et certainement d'autres que lui la prêchèrent à la même heure dans les divers pays. Son champ d'action à lui, ce fut spécialement le centre et le nord de la France, ainsi que l'ancienne Lotharingie, c'est-à-dire la Belgique mosane et les régions du Rhin. C'est là qu'il nous est signalé par les chroniqueurs. Mais, s'il n'a pas été le seul à porter la parole du Pape aux diverses régions de l'Europe, il a été certainement le plus puissant de tous sur le cœur des foules. Ame ardente et enthousiaste, il mettait au service de la cause dont il s'était fait l'apôtre une parole de feu, imagée et populaire, qui ravissait les multitudes et qui faisait de lui le maître des volontés. C'est au peuple surtout qu'il s'adressait, étant lui-même sorti de son sein et lui parlant sa langue ; c'est dans la population agricole des campagnes et parmi les ouvriers des villes qu'il recruta ses plus fidèles sectateurs. L'enthousiasme qu'il excitait semble n'avoir pas eu de bornes : on le tenait pour un saint, ses paroles étaient regardées comme des oracles ; son âne même, nous dit un chroniqueur, participait aux honneurs rendus à son maître, car on se jetait sur le pauvre baudet et on lui arrachait tous les poils qu'on pouvait pour les conserver comme des reliques (1). Beaucoup, séance tenante, abandonnaient tout, femme, enfants, foyer, patrie, s'attachaient aux pas de Pierre l'Ermite et le suivaient de ville en ville. C'est ainsi que le 12 avril 1096, la veille de Pâques, venant de nos contrées où il avait évidemment pris par Liège, il entra à Cologne, suivi d'une foule de 15,000 hommes qui

(1) GUIBERT DE NOGENT. (*Recueil I*, p. 142.)

avait fait de lui son chef et qui voulait être conduite par lui en Terre Sainte. Un grand nombre d'autres se joignirent à lui à Cologne même ; tous en général gens du menu peuple, laboureurs ou artisans, sans ressources, sans armes, sans organisation, ne sachant rien de la guerre ni des voyages, mais voulant voir Jérusalem, voulant porter des coups au Sarrazin, affranchir le Saint-Sépulchre, et ne doutant pas qu'un chef si éloquent ne fut en état de les y mener.

Pierre commit la faute de se laisser faire : il était aussi enthousiaste qu'eux et pas plus clairvoyant, et le voilà qui se met en route avec une armée ou plutôt un ramassis qui, au moment où il franchit les frontières de l'Allemagne, devait s'élever à 40,000 ou 50,000 âmes. *La Chanson d'Antioche* pousse un cri de douleur :

E las Pierre l'Ermite et por coi le fesis ?
Ce fut moult grant folie que Français n'attendis !

Ce triste pressentiment n'était que trop justifié. A la tête de cette colonne indisciplinée et dans laquelle les éléments impurs ne manquaient pas, Pierre traversa sans encombre l'Allemagne et la Hongrie, mais dès qu'on fut arrivé en Bulgarie, les excès de tout genre commis par les siens ameutèrent la population ; il y eut des rencontres sanglantes, et les pèlerins arrivèrent débandés et décimés à Constantinople. Leur indisciplin et leurs désordres décidèrent l'Empereur Alexis à les passer en toute hâte sur l'autre rive du Bosphore, où ils crurent n'avoir qu'à étendre la main vers la victoire. Après quelques succès suffisants pour leur faire illusion, ils se débandèrent dès qu'ils eurent à soutenir le choc des Turcs en bataille réglée : il se fit d'eux des massacres effroyables dans les défilés du Drakon et sur les rives de la Propontide ; quelques milliers d'hommes seulement échappèrent et repassèrent la mer ; un grand nombre vendirent leurs armes et regagnèrent

leur patrie. Pierre était parmi les échappés (octobre 1096). Il faut lui rendre cette justice qu'il avait fait tout son possible pour mettre un peu de discipline dans son armée, et pour empêcher ces explosions soudaines d'un enthousiasme qui la menait à la perte ; mais il n'avait ni la fermeté, ni le talent, ni l'expérience du général en chef, et ses admirateurs avaient payé de leur vie le tort de s'être trompés sur son compte. Pour lui, qui sans doute, avait subi son rôle autant qu'il l'avait cherché, il ne perdit pas courage : il attendit l'armée régulière et repartit avec elle.

Sa situation dans l'armée des Croisés n'a été nettement définie, que je sache, par aucun historien. Il n'y joua pas le rôle d'un chef, cela va sans dire. Il n'y fut pas non plus un simple soldat. Pour bien se rendre compte de ce qu'il fut et de ce qu'il fit, il faut se représenter la composition de l'armée des Croisés. Chaque prince était parti avec ses hommes d'armes, milices bien équipées, bien armées, rompues au métier de la guerre, et ayant toute l'organisation et toute la discipline que comportaient les armées de l'époque. Il y avait ainsi huit ou dix corps placés chacun sous le commandement du prince qui les avait recrutés ; de commandement en chef il n'y en avait pas, lorsqu'il fallait opérer en commun, les princes se réunissaient en conseil et arrêtaient le plan de campagne.

Mais en dehors de ces corps d'armées réguliers, il y avait la vaste multitude de tous les paysans, ouvriers et bourgeois des villes qui ne s'étaient mis sous les ordres d'aucun chef déterminé, les débris des corps d'armées d'Emicon, de Volkmar, de Gauthier sans avoir, et de Pierre l'Ermite lui-même, outre ceux qui s'étaient mis à la suite de l'armée régulière sans en faire partie.

Ces braves gens, ribauds ou truands comme on les appelait, ont joué dans la croisade un rôle spécial. Pauvres, dépenaillés, sans armes et souvent sans vivres, ils formaient l'armée de la misère, combattant à coups de bâton et de massue, remplissant

l'office de valets et de goujats, faisant toutes les besognes subalternes, ne s'épargnant pas à l'heure du danger, mais n'épargnant pas davantage l'ennemi, et aux jours d'horrible détresse comme on en connut beaucoup, ne reculant pas devant d'effroyables repas de chair humaine. L'armée régulière les regardait avec mépris parfois, avec pitié souvent, et ne dédaignait pas leurs services dans les grandes occasions.

Ils avaient une certaine organisation embryonnaire, et à leur tête était un roi des ribauds; mais leur vrai inspirateur, leur conseiller, leur oracle, ce fut Pierre l'Ermite. Il avait gardé tout son prestige aux yeux de ces petites gens; son éloquence, son enthousiasme et ses allures populaires lui avaient acquis un ascendant que n'avait au même degré aucun des princes. Son autorité était toute morale, sans doute, mais nous voyons, par plusieurs exemples, qu'elle devait être considérable. Si les chroniqueurs de la croisade n'en parlent guère, c'est qu'ils ne jettent pas souvent les yeux sur le ramassis de menu peuple que Pierre commandait, et qu'ils n'ont de regard que pour les princes et pour les féodaux. La poésie, qui voit les choses dédaignées par l'histoire, étant, au dire d'Aristote, plus philosophique, ne s'y est pas trompée, et la *Chanson d'Antioche* doit être considérée, sous ce rapport, comme le complément indispensable de nos chroniqueurs, parce qu'elle nous transporte de temps en temps dans ces basses couches de la croisade où Pierre est toujours si écouté. Un seul fait mentionné par les chroniqueurs est d'ailleurs significatif ici : lorsqu'après la prise d'Antioche il fut décidé que les pauvres de l'armée auraient désormais leur part fixe dans le butin qu'on aurait fait, ce fut Pierre que l'on chargea d'être le gardien des sommes ainsi prélevées pour eux : il devint donc le trésorier-général des ribauds, et, pour ainsi dire, leur père nourricier (1).

(1) RAYMOND D'AGILES. (*Recueil* III, p. 278.)

Je ne referai pas l'histoire de l'itinéraire des croisés, avec ses exploits héroïques et ses prodigieuses souffrances, depuis le golfe de Bosphore jusqu'à Jérusalem : cela serait trop long. Mais je suis obligé de m'arrêter un instant devant le siège d'Antioche, qui est de tous les épisodes de l'expédition le plus mémorable. En cherchant dans les souvenirs de tous les temps et de tous les peuples, je ne vois rien qui dépasse la grandeur tragique de ce siège sans pareil. Il dura huit mois, du 21 octobre 1097 au 3 juin 1098, avec des vicissitudes inouïes, et, aussitôt la ville prise, il fut suivi d'un second siège où les assiégeants, devenus assiégés à leur tour, passèrent de nouveau par les plus affreuses angoisses, jusqu'à ce qu'une victoire fabuleuse leur ouvrit définitivement la route de Jérusalem. Le point culminant qu'atteignirent les souffrances des croisés, ce fut la famine qui se produisit dans leur camp environ trois mois après le commencement du siège. Ce fut quelque chose d'indescriptible. Les riches se nourrissaient du sang de leurs chevaux qu'ils saignaient tous les jours; les pauvres périsaient par milliers, les ribauds mangeaient des cadavres de Sarrazins. Les plus fiers courages se sentaient ébranlés. Parmi ces hommes qui avaient mille fois affronté la mort la plus cruelle, la faim produisit des défections d'une lamentable lâcheté, et beaucoup se sauvèrent honteusement. Et, admirez ici l'ironie des choses ! parmi eux se trouva Pierre l'Ermite ! L'homme dont la voix enflammée avait mené jusque là des milliers de chrétiens, l'homme qui, malgré ses revers, était resté l'oracle et le seul espoir de tous les meurtre-faim, l'homme vers lequel ils tournaient leurs regards brillants de misère et leurs faces creusées par la famine, pour lire un peu d'espoir dans ses yeux et reprendre un peu de courage en l'écoutant,

cet homme fuyait, et il fallut que Tancrede, courant après lui et d'autres fuyards, les ramenât de force au camp, où la disparition de Pierre eût peut-être suffi pour démoraliser tout le monde (1).

Ce trait de faiblesse n'est que trop compréhensible dans de pareilles circonstances, chez un homme qui appartenait après tout à la moyenne de l'humanité, et à qui l'enthousiasme et l'éloquence ne tenaient pas lieu de l'héroïsme : mais on comprend qu'il ait scandalisé les historiens qui font de Pierre un grand homme et un saint, et qu'ils aient jugé convenable de le supprimer, bien qu'il soit attesté de la manière la plus formelle.

Il faut dire à l'honneur de Pierre qu'il répara glorieusement cette défaillance d'un jour. Lorsque, quelques mois après, on voulut faire sommer Kerboga, qui s'avancait pour reprendre Antioche aux croisés, d'avoir à se retirer, on ne trouva personne qui convînt mieux pour ce message que Pierre. C'était risquer sa vie que de s'en charger, car le droit des gens était souvent violé de part et d'autre à cette époque, et puis, je ne sais quelle générosité mal placée voulait que les ambassadeurs parlassent un langage aussi insolent que possible, ce qui aggravait singulièrement le péril de leur situation. Pierre revint néanmoins sans encombre de ce voyage aventureux : il est d'ailleurs inutile d'ajouter que sa mission avait été infructueuse (2).

Quelque temps après, il eut l'occasion de rendre à la croisade un service bien autrement sérieux. Après leur grande victoire sur Kerboga, l'armée, comme épuisée par les efforts antérieurs, sembla sur le point de se dissoudre. Nul ne parla plus de continuer la marche en avant ; on se répandit dans divers sens, et du 28 juin au 1^{er} novembre, il n'y eut

(1) *Gesta Franc.* dans *Rec. hist. occid.*, III, p. 135 ; TUDEBOD, p. 40, et *Hist. pèlerin*, p. 188 ; ROBERT. *Monach.*, p. 781.

(2) *Gesta Franc.* (*Recueil* III, p. 150.)

rien de fait. Les Musulmans terrifiés reprenaient courage ou se réorganisaient derrière les murailles de leurs villes fortes ; l'islam trouvait le temps de préparer quelque nouvel et suprême effort de résistance. Mais les petits s'impatientèrent ; ils murmurèrent si haut et si longtemps qu'enfin les chefs comprirent qu'il fallait faire quelque chose, et ils se portèrent en avant jusqu'à la ville de Marra, dont ils s'emparèrent. Mais là, nouvel arrêt, nouvelle débandade des chefs. De nouveau les petits firent entendre des protestations énergiques, et, allant plus loin, et pour empêcher que Marra devînt un séjour pour les croisés, ils réalisèrent une menace qu'ils avaient déjà fait entendre à Antioche, et coururent démolir les remparts. Alors enfin les chefs comprirent qu'ils ne pouvaient plus hésiter : la marche en avant fut reprise, et on ne s'arrêta que sous les murs de Jérusalem (1).

Dans ces conjonctures, et bien qu'aucun chroniqueur n'ait prononcé son nom, qui ne reconnaît l'influence de l'Ermitte ? Les petits ne faisaient rien qu'avec son conseil ; c'est donc lui qui les a stimulés, c'est lui qui leur a suggéré l'expédition en question, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir conjuré des lenteurs et des retards qui auraient été fatals à l'expédition. C'est ainsi que son enthousiasme, revenu à son diapason normal, sauva la situation : son ardeur en ce jour eut raison de la sagesse des chefs, et c'est là un mérite qu'il ne faut pas diminuer.

Deux fois encore, après cela, les chroniqueurs de la Croisade prononcent le nom de Pierre. Lorsque, avant d'entreprendre le suprême assaut de Jérusalem, l'armée chrétienne fit, le 8 juillet 1099, une procession solennelle autour de la ville, Pierre prononça un sermon sur la Montagne des Oliviers (2).

(1) RAYMOND D'AGILES dans *Recueil* III, p. 27.

(2) ALBERT D'AIX, VI, 8. (*Recueil* I, p. 470.)

La ville prise, lorsqu'il fallut courir à Ascalon pour refouler l'armée égyptienne qui avait disputé aux chrétiens leur conquête, Pierre fut désigné pour rester à Jérusalem, et pour veiller à la continuité du service religieux dans la Ville Sainte (1). C'est la dernière mention qui soit faite de lui dans les sources. Je ne m'arrête pas à réfuter ici les légendes qui veulent qu'on l'ait nommé vice-roi, ni celles qui nous le montrent, sous le règne de Baudouin I^{er}, fortifiant les villes du littoral : apparemment parce qu'il manquait quelque chose à sa gloire, si après avoir été l'orateur et le général de la Croisade, il n'en n'avait pas encore été le Brialmont (2).

IV

Que devint Pierre l'Ermite après la bataille d'Ascalon ? La Terre Sainte était conquise, le tombeau du Sauveur délivré, le rêve de sa vie était réalisé. Pierre pouvait rentrer dans son ombre : il y rentra. Pour retrouver une dernière et suprême mention de lui, il nous faut descendre jusqu'au milieu du XIII^e siècle, et aller lire, dans l'abbaye de Neufmoustier près de Huy, les notices qui furent mises par écrit, à cette date, par un chanoine de cette maison. Ces notices ont passé, dès le commencement, les unes dans la chronique de Gilles d'Orval, les autres dans celle d'Albéric de Troisfontaines ; quelques autres, restées ignorées de ces deux chroniqueurs, se sont conservées dans l'obituaire et les papiers de l'abbaye. Voici en substance ce qu'elles nous apprennent. La croisade terminée, en 1101, Pierre l'Ermite regagna l'Europe sur un navire qui

(1) *Gesta Franc.*, p. 162; TUBEOD, p. 113 dans *Recueil III*; GUIBERT DE NOGENT. (*Recueil I*, p. 235); BALDERIC, p. 107; ROBERT MONACH. *Recueil III*, p. 873.

(2) ANDRÉ THEVET, *Les vrais Portraits et Vies des hommes illustres*, p. 241. Paris 1584.

portait le comte Conon de Montaigu, son fils Lambert de Clermont et plusieurs bourgeois de Huy. Sur mer, il s'éleva une tempête tellement violente que tous, croyant leur dernière heure arrivée, firent vœu d'ériger une église s'ils échappaient. Aussitôt la mer s'apaisa, et nos pèlerins purent regagner la patrie sans autre encombre. Ils supplièrent Pierre l'Ermite de se charger de la réalisation de leur vœu, et il y consentit (1). Il y avait près de Huy, en aval de la ville, du côté de Tihange, sur la rive droite de la Meuse, un terrain où les bourgeois Hutois venaient prendre leurs ébats et se livrer au plaisir de la danse. C'étaient de curieux plaisirs que se donnaient les Hutois de ce temps, si j'en juge d'après un passage d'Albéric de Troisfontaines, qui parle ici d'après l'annaliste local :

« Le jour de la Pentecôte 1224, toute la population masculine de la ville, jeunes et vieux, habillés en femmes, fit revivre les jeux d'autrefois. Il y en avait parmi eux qui jouaient les rôles d'empereur, de roi, de duc, de comte et d'abbé ; il y en avait qui étaient couverts de casques et de cuirasses resplendissantes, et portaient des épées nues à la main. Les pelletiers étaient vêtus de fourrures dont le poil était tourné en dehors. Tout ce monde ainsi travesti circulait processionnellement deux à deux par les rues de la ville et allait faire des danses hors des murs (2). »

C'est là qu'avec les ressources fournies par les pèlerins Hutois, Pierre éleva un prieuré de chanoines réguliers ou ermites de St-Augustin, que le peuple s'habitua à toujours désigner depuis sous le nom de Neufmoustier, c'est-à-dire Nouvelle Eglise. C'est là aussi que dans la retraite, dans le silence, dans la méditation et dans la prière, il passa sous l'œil de

(1) ALBÉRIC DE TROISFONTAINES, a. 1101. (PERTZ, *Script.* XXIII, p. 815.)

(2) V. ALBERIC DE TROISFONTAINES, a. 1224 ; *IBID.*, p. 914.

Dieu et au sein d'une nature souriante, les dernières années de sa relentissante carrière. Ce cœur si longtemps agité par les plus fortes émotions qui puissent remplir une âme humaine dut goûter une suprême et mélancolique jouissance dans le calme souverain de ces lieux enchanteurs. Après avoir mêlé sa vie à celle de tous les grands de la terre, après l'avoir versée goutte à goutte sur tous les chemins d'Europe et d'Asie, sans doute il bénit Dieu de lui accorder, au terme de l'existence, ces heures suaves de solitude et de recueillement qui l'acheminaient vers la région de l'éternel repos.

Combien de fois, cependant, aux heures silencieuses du soir, lorsqu'en face de sa cellule le soleil descendait derrière les vignobles qui couvrent les hauteurs du Mont-Fallize, le vieux prieur de Neufmoustier dut voir repasser devant lui les visions terribles et sublimes d'autrefois ! Que de fois il dut refaire par la pensée ce long et cruel itinéraire de Belgrade à Jérusalem, que jalonnaient les ossements blanchis de milliers de pèlerins partis avec lui ! Il repassait par les angoisses et par les épreuves d'autrefois ; il repassait par les mêmes phases d'enthousiasme brûlant et d'indicible désespoir, il s'avavançait à travers mille combats avec ses compagnons vingt fois décimés, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir gravi les derniers étages des monts de la Palestine, il voyait apparaître de loin les toits de la ville sacrée, et tombait à genoux, et redisait en pleurant avec le Prophète : *Nos pieds fouleront donc tes parvis sacrés, ô Jérusalem !* Mais cette Jérusalem n'était plus cette ville de Palestine qu'il avait visitée deux fois et qui n'avait pas su le garder ; ce n'était plus la cité douloureuse où les chrétiens avaient subi tant d'outrages, et où, au jour de la vengeance, leurs chevaux s'avavançaient à travers le carnage le ventre dans le sang ; non, c'était une Jérusalem céleste, aux murailles de jaspe et de cristal, dont les portes étaient gardées par des anges, et dont les habitants marchaient dans la joie et dans la lumière à la suite de

l'Agneau, en chantant ses louanges et en échangeant le baiser de paix.

C'était cette Jérusalem-là qui devait être le terme de son troisième et dernier pèlerinage ; il y entra enfin, secouant la poussière de ses pieds sur un monde dont il avait épuisé toutes les joies et savouré toutes les souffrances. Ce fut le 8 juillet 1115. Il y avait seize ans, à pareil jour, que le mont des Oliviers avait retenti des éclats de son éloquence, et que, montrant aux croisés les murs de la Ville-Sainte, il les avait exhortés au suprême assaut (1).

Pierre mourut dans les sentiments d'une humilité à laquelle il voulut donner une expression qui n'est d'ailleurs pas isolée dans l'histoire des grands ascètes ; il demanda qu'on l'enterrât en dehors de l'édifice, du côté du sud, sous la gouttière de l'église. C'est peut-être pour expier en quelque sorte le bruit qu'il avait fait dans le siècle qu'il lui plut de dormir obscur et ignoré, dans ce tombeau sans gloire, lui qui avait été le héraut du sépulcre à jamais glorieux.

S'il en est ainsi, son vœu fut accompli dans une large mesure. Sur cet homme dont l'empire avait été si prestigieux sur les multitudes de nos contrées, l'oubli descendit prompt et opaque. Chose curieuse ! Ses propres moines semblent avoir perdu le souci de cette mémoire qui était l'illustration de leur maison. Ni les témoignages authentiques des contemporains sur la part prise à la première croisade par Pierre l'Ermite, ni l'espèce d'auréole dont son nom fut entouré dans la chronique d'Albert d'Aix, ni le retentissement européen de l'histoire des Croisades de Guillaume de Tyr, où notre héros joua un rôle si éclatant, ne purent secouer le linceul d'oubli sous lequel les chanoines de Neufmoustier avaient enseveli le souvenir de leur premier prieur. Cent vingt-sept ans se passèrent sans que l'on parût se rappeler

(1) GILLES D'ORVAL. (PERTZ, *Script.* XXV, p. 93.)

le nom du fondateur, et sans que les diverses phases du développement de la maison fissent jamais penser à celui qui avait présidé à ses origines. C'est seulement lorsque Jacques de Vitry eut publié son *Histoire de la Terre Sainte*, où il était parlé de Pierre l'Ermite dans les mêmes termes que chez Guillaume de Tyr, que Neufmoustier se souvint de Pierre l'Ermite, et se décida à faire la translation de ses reliques (1). Il faut ajouter qu'il y avait alors à Neufmoustier un chanoine du nom de Maurice, qui avait à un haut degré la connaissance du passé et le culte des grands souvenirs, et à qui on doit les mesures prises et les notices historiques qui nous les rapportent.

Une relation contemporaine, sans doute émanée de sa main, nous fait assister à la cérémonie qui eut lieu le 16 octobre 1242. Lorsqu'on ouvrit le sarcophage, il y avait 127 ans que les restes de l'Ermite reposaient dans le tombeau ; néanmoins, on les retrouva presque intacts. Sa tête, dit le narrateur, portait la tonsure cléricale à la manière des moines ; tout autour était répandue une abondante couronne de cheveux blancs et frisés. Autour de ses reins on trouva ce que l'on prit pour un cilice tissé de poils de chameau. Après une messe solennelle, les reliques furent transportées en grande pompe, et au son des cloches, dans la crypte de l'église, devant l'autel des saints Philippe et Jacques ; à côté de lui, on plaça dans le cercueil, selon l'usage, un calice d'étain rempli de vin pur, en signe de son caractère sacerdotal. Sur sa tombe on érigea un monument en pierre qui portait son effigie, avec une inscription en quatre vers courant autour de la pierre (2). Le P. d'Oultreman, qui parle sans doute de *visu*, dit que

(1) GILLES D'ORVAL. (PERTZ, *Script.* XXV, p. 93.)

(2) V. une notice marginale de l'obituaire de Neufmoustier, manuscrit du XIII^e siècle conservé à l'Institut Archéologique liégeois.

le tombeau se trouvait dans une petite chapelle qui s'ouvrait sur le dehors « en sorte que la dite sépulture peut estre veue des passans au travers des treillis de fer qui sont sur la rue (1). »

A partir de cette date, le souvenir de Pierre fut tenu en grand honneur à Neufmoustier, et on l'y vénéra même comme un saint. Du moins, dans un catalogue des reliques de Neufmoustier dont l'écriture trahit le XV^e siècle, mais dont la rédaction est certainement plus ancienne, on voit mentionner les *reliques de saint Pierre l'Ermite* (2).

V

Tel fut cet homme remarquable dont la mémoire, ballottée pendant si longtemps entre un excès de gloire et un excès d'oubli, paraît être enfin entrée dans le port. Ramené aux proportions de l'humanité ordinaire, il ne cesse pas d'offrir pour nous un vif et puissant intérêt. Il nous plaît par la sincérité de sa foi et par la générosité de son enthousiasme ; il se fait admirer par l'ardeur de son éloquence, il mérite notre pitié par sa faiblesse et par ses malheurs, il nous attendrit par le noble repentir qui efface ses fautes ; enfin, il nous représente, dans un exemplaire vivant et vrai, l'humanité d'une époque pleine de grandes inspirations.

Il a eu la gloire de contribuer d'une manière efficace à la réalisation d'une pensée sublime, et l'histoire l'en a récompensé en associant à jamais son nom, au souvenir des grandes choses dont il a été l'instrument. Cela lui suffit, et la postérité ne doit pas être plus ambitieuse pour lui qu'il ne l'a été lui-même.

(1) D'OULTREMAN, o. c., p. 99.

(2) Inventaire manuscrit conservé dans les archives de Neufmoustier, aux Archives de l'Etat à Liège. Un autre inventaire publié par le P. Ambroise, o. c., p. 115, le signale également.

Je le sais, de pareils remaniements de l'histoire ne sont pas du goût de tout le monde. Il y a des gens qui ne peuvent pas se passer de légendes merveilleuses, et qui sont tout prêts à vous traiter d'hérétiques si vous vous permettez de les contrôler ; il y en a d'autres qui sont agacés de voir qu'on leur change ce qu'ils ont appris en classe, et à qui une révision de l'histoire inspire presque autant de mauvaise humeur qu'une révision de la Constitution.

J'en suis fâché pour les uns et pour les autres : il faudra bien qu'ils en prennent leur parti : la critique ne revient pas sur ses pas, et ce qu'elle a broyé dans ses mains de fer reste à jamais réduit en poussière. Je voudrais seulement les consoler en leur montrant que la vérité est toujours plus belle que la fiction, et que l'histoire réelle de Pierre l'Ermite l'est infiniment plus que sa légende. Celle-ci rapetisse l'histoire en rapportant l'origine de la plus prodigieuse entreprise du monde chrétien à un enthousiaste qui fut parfois bien inférieur à sa tâche ; elle la diminue aussi en faisant de la papauté l'instrument de cet enthousiaste, qu'elle présente comme le vrai vicaire de Jésus-Christ, le Souverain-Pontife n'étant, lui, que le vicaire de Pierre l'Ermite. L'histoire renverse les rôles : elle fait passer Pierre l'Ermite derrière Urbain II, et elle remet la papauté à sa place véritable, qui est partout et toujours la première. Pierre, que l'on a si souvent dépeint comme le précurseur d'Urbain II, de la même manière que saint Jean-Baptiste était le précurseur de Notre-Seigneur, peut s'appliquer la parole de son saint modèle : *Illum oportet crescere, me autem minui*. Oui, il faut que la papauté grandisse tous les jours, et que toute gloire usurpée s'efface devant la sienne ; c'est la loi de l'histoire, et les siècles, en s'écoulant, ne cesseront d'apporter leur merveilleuse confirmation à cette parole prophétique.

Et si nous restituons à Urbain II le rôle qui le fut sien, alors tout s'éclaircit, et le plus grand de tous

les drames enregistrés par l'histoire nous apparaît avec ses vraies proportions et son vrai caractère. Les croisades ne sont plus le résultat fortuit d'une inspiration individuelle ; elles cessent d'être un phénomène accidentel qui ne peut être expliqué que par un miracle, elles ne sont elles-mêmes, malgré leurs proportions gigantesques, qu'un épisode de cette lutte de mille ans que la papauté soutient contre l'islam pour le salut du genre humain.

Cette lutte, dont j'ai essayé de donner un aperçu dans ma brochure intitulée *La Croix et le Croissant*, et que jamais aucun historien n'a étudiée dans son ensemble, se décompose en trois phases et en a eu chaque fois pour enjeu une partie de l'humanité : sous Léon IV, au IX^e siècle, cet enjeu était l'Europe ; sous Urbain II, l'Asie ; sous Léon XIII, c'est l'Afrique. Car, remarquez-le bien, dans la croisade antiesclavagiste prêchée par Léon XIII, il s'agit de savoir si l'islamisme, qui n'a pas pu exterminer les chrétiens, prendra sa revanche sur les malheureux noirs, et si, victorieux du Croissant grâce aux efforts du Saint-Siège, nous lui laisserons recueillir en Afrique les bénéfices de notre victoire. Telle est l'admirable unité qui règne dans le développement providentiel de l'histoire, et dans les plans séculaires qui se transmettent l'un à l'autre les vieillards qui siègent au Vatican. Voilà dix siècles et demi que, debout sur le rocher de Pierre, la papauté, vigilante à l'heure où l'Europe dormait, signale le péril, organise la résistance et prépare la victoire de la civilisation éternelle sur ses éternels ennemis.

Et maintenant, je le demande à ceux qui ne peuvent pas prendre leur parti des audaces de la critique, ne voyez-vous pas que cette vue de l'histoire est autrement grande et belle que votre mesquine légende ? Et ne faut-il pas nous féliciter de voir ainsi toutes les rectifications historiques, même lorsqu'elles sont faites par les protestants et par les libres-penseurs, tourner à la gloire de l'Eglise et à l'exaltation du Saint-Siège Romain ? Laissez donc

faire la science, et ne vous défiez pas de ses entreprises. Sans doute, aux mains des ennemis de la vérité, elle ressemble trop souvent à ces manœuvres inintelligentes que l'architecte moderne emploie pour démolir les mesures qui masquent quelque belle église gothique : ils donnent du pic à travers tout, avec une espèce de furie de démolition, et ignorant le plan du maître, ils peuvent se persuader qu'ils sont des ouvriers de destruction. Mais ne vous y laissez pas tromper comme eux : lorsque la poussière soulevée par les décombres qu'ils entassent s'est dissipée, voyez, l'édifice sacré vous apparaît pour la première fois dans toute sa majesté sereine et, le croyant qui a tremblé un instant pour ces murs vénérables, se rassure et sent son cœur battre avec plus d'allégresse, en contemplant désormais sans obstacle la beauté de la maison de Dieu !
